

L'Anagārika Prajñānanda¹

C'est en 1938 que le futur Prajñānanda rencontre le *Dharma du Bouddha*, peu avant l'invasion allemande de la Pologne. Il a alors vingt-cinq ans et il est officier d'active dans l'armée française. Comme la guerre avec l'Allemagne est probable, on l'a envoyé dans une ville du nord, où il reste cantonné avec les hommes de sa section jusqu'aux combats de mai 1940. Pendant cette attente, il lit beaucoup : romans, poésie, sciences, philosophie, histoire, tout y passe ! Mais ne passe pas ce *mal de vivre* qu'il connaît depuis qu'il est conscient... Les troubles du temps ne peuvent qu'aviver sa nostalgie d'un bonheur inaccessible, une soif d'absolu que rien, jusque-là, n'a pu satisfaire, ni les jouissances des six sens², déjà abondamment expérimentées, ni l'étude des religions, le scepticisme du jeune homme empêchant toute croyance, toute foi.

Un jour, sur un rayon de la librairie qu'il fréquente, il voit le livre d'Hermann Oldenberg : *Le Bouddha. Sa vie, sa doctrine, sa communauté*. Encore une religion, se dit-il, un Dieu, des divinités, des croyances, une foi, des rites, des dogmes et, probablement, des massacres, des tortures et des guerres au nom de ce Dieu... Toutefois, en bon sceptique, il achète le livre et voit tout d'abord que le Bouddha était un homme, un surhomme bien sûr, mais un homme. Puis il est littéralement sidéré par deux propositions (il n'est pas exagéré de parler de cette expérience comme d'un premier *Éveil*, au sens du Dharma) : « Cela n'est pas mien, je ne suis pas cela, cela n'est pas un ego à moi. » et « Il y a un sans naissance, sans devenir, sans création, sans conditions. »³ Ainsi, ce Bouddha avait proclamé l'illusion du moi et l'Inconditionné, l'Absolu ! Et son Dharma donnait l'ascèse, la méthode pour arriver à l'*extinction* de ce moi – si gênant avec ses jouissances insatisfaisantes et ses nostalgies – et pour *accéder* (manière de dire !) à cet Inconditionné... Mais le jeune officier constate aussi qu'il y a beaucoup de mythologie dans cette doctrine, des histoires invraisemblables, comme celle de la naissance du Bouddha, par exemple. Si le moi est illusoire, se demande-t-il, comment peut-on croire à des mythes ? Il suppose qu'au cours des temps, des croyances populaires ont été insérées dans le Dharma, d'autant que les premières *écritures* bouddhiques étaient apparues, disait-on, plus de trois cents ans après la mort du Bouddha, lequel n'avait rien écrit... (Oldenberg parlait aussi de *foi*, mais,

¹ Le mot sanskrit *anagārika* signifie « qui est sans foyer, retiré du monde » (de *agāra* « hutte, maison, foyer » et *an-* « sans »). *Prajñānanda* peut être traduit par « Béatitude (*ānanda*) de Connaissance transcendante (*Prajñā*) ». *Ānanda* est composé du préfixe d'intensification *ā-* et de *nanda*, nom correspondant au verbe *NAND-* « se réjouir, être content, satisfait, comblé » ; c'est une satisfaction extrême, un bonheur plein et complet, et, pour tout dire, au-delà de la *triade* malheur-heur-bonheur, le contentement suprême et la sérénité continus, que donnent la *Vue* du sans *moi* et la connaissance de l'*Inconditionné*. *Prajñā* est composé du préfixe directionnel *pra-* « en avant, au-delà » et de la racine verbale *JÑĀ-* « connaître ». *Prajñānanda* est ici un nom *dharmaïque* qualifiant celui qui est réjoui par (et pour) et qui aime la Connaissance transcendante ; c'est à la fois une caractéristique individuelle et... un programme pour une ascèse. L'Anagārika Prajñānanda eut une famille, un foyer, qu'il assumait aussi bien que quiconque. Cependant, après la retraite, les enfants partis, les occupations extérieures allégées, son épouse d'accord, il lui parut bon que le petit monastère qu'il avait fondé pût accueillir les *Dharmacārīn* (voir note 2 page 2) souhaitant, comme lui, une ascèse plus intense que celle de l'Assemblée (*Sangha*) des *laïcs* – qui est régie par une éthique (p. : *sīla*) de cinq ou sept *préceptes* –, mais sans pour autant être contraints aux 237 (ou 257 ou plus !) règles des différentes *Sangha* de *Bhikkhous* existantes, qui sont pour beaucoup inapplicables en Occident et aux temps présents, à commencer par la principale obligation, qui est de vivre d'aumônes (la racine sanskrite de *bhikkhou* est le verbe *BHIKṢ-* « demander l'aumône, mendier » : le *Bhikkhou* des premiers temps était un ascète solitaire, errant et mendiant sa subsistance). Une possibilité existait, traditionnelle mais non réglementée, pour devenir un « retiré du monde », condition réputée plus favorable pour l'ascèse : la position d'*anagārika*. Ainsi fut fondée en 1979 la *Communauté des Anagārika d'Occident* au Monastère de la *Mahā Prajñā Pāramitā*. Qui souhaitait la rejoindre, pour vivre comme un *moine*, mais sans les règles des *Bhikkhous*, devait respecter une procédure d'*entrée*, un *code de discipline* et une *conduite d'ascèse*, marquant ainsi sa détermination à *progresser* sur le Chemin *dharmaïque* jusqu'au degré ultime d'*abandon* : l'*extinction*, la cessation totale et définitive du *moi illusoire*.

² Pour le Dharma, il n'y a pas cinq, mais six sens, définis comme six *connaissances* par les organes des sens. Ainsi, l'œil et les formes visibles déterminent la vue ou connaissance de l'œil, l'oreille et les sons audibles déterminent l'ouïe ou connaissance de l'oreille, et ainsi de suite, pour l'odorat, le goût et le toucher. Le sixième sens est le *sens mental* ou connaissance mentale, déterminé par le *mental* (*manas* en sanskrit) et les *phénomènes*, c'est-à-dire toutes les *choses*, tous les phénomènes sensibles : les phénomènes mentaux : idées, concepts, remémorations, raisonnements, etc., et ceux auxquels les cinq autres sens sont sensibles, puisqu'à la différence de ces derniers, qui sont *spécialisés* chacun dans son domaine, le mental *expérimente* les domaines de tous les sens.

³ Le texte complet du fragment de Sutta dit ainsi : « Il y a, *Bhikkhous*, un sans naissance, sans devenir, sans création, sans conditions, car s'il n'y avait pas, *Bhikkhous*, ce sans naissance, sans devenir, sans création, sans conditions, alors une échappée du né, devenu, créé, conditionné ne pourrait être connue ici. Mais, *Bhikkhous*, puisqu'il y a un sans naissance, sans devenir, sans création, sans conditions, alors, une échappée du né, devenu, créé, conditionné peut être connue ici. » (*Udana PTS p. 80, Tatiyanibbānasuttaṃ*)

plus tard, il saura que le mot sanskrit *śraddhā* signifie *confiance* et non *foi* ; et il apprendra aussi ce que le Bouddha avait répondu aux *Kālāma*, les sceptiques¹.)

En 1939, c'est la guerre... Ayant acheté d'autres ouvrages, il continue néanmoins à étudier le Dharma autant que possible pendant cette période où il a évidemment maintes occasions de « voir » *dukkha*, le malheur. Après la fuite vers Dunkerque sous les bombes, une improbable traversée de la Manche et un court séjour en Angleterre, il revient en France, reprend ce combat sans espoir et réussit à conduire ses hommes en zone libre...

En 1941, il décide de devenir *Dharmacārin*² : il quitte l'armée, jugeant la condition militaire incompatible avec l'ascèse du Dharma, trouve un travail de cadre à la SNCF et contacte la *Société des Amis du Bouddhisme*, association fondée en 1927 par le Maître de la Loi Tai Hsu avec Mlle Grace Constant-Lounsbery et Mme Marguerite la Fuente. Là, il « prend » les *Refuges* (on lui donne le nom de Dharmaviriyo « l'Énergique dans le Dharma »), il accède aux Écritures theravādin et s'initie à la technique de *tranquillisation* et de *vue profonde*, connue sous le nom d'Ānāpānasati ou *Attention à la respiration* (qu'il traduira plus tard par *Vigilance remémoratrice appliquée à l'inspiration et à l'expiration*)³.

Un jour, il rencontre une femme professeur de lettres qui s'intéresse au Dharma : ils se marient et ont un garçon et une fille. Quelques années plus tard, on lui propose un emploi de chef d'agences d'architecture à Paris, où était le siège des Amis du Bouddhisme. Il devient vice-président de l'association et cette fonction lui vaut d'accompagner comme serviteur un *Bhikkhou*⁴ très renommé de Ceylan, venu en Europe en *mission of mercy*. Les trois mois de ce voyage dans plusieurs pays, où s'enchaînent conférences et entretiens du Bhikkhou, lui donnent l'occasion de bien connaître le Dharma sous sa forme theravādin et d'apprendre le pāli⁵. Il a prévu de suivre le *Vénérable* quand il retournera à Ceylan, mais, si celui-ci est irréprochable quant à l'éthique, observant continuellement les deux cent trente neuf règles du Vinaya, au sens de son serviteur, il n'a pas une connaissance très profonde du Dharma... Il ne part pas à Ceylan et décide de continuer seul l'ascèse, mais sans grand succès : les *méditations sur l'Amour*, par exemple, le rendent irritable et il recherche toujours les jouissances, malgré leur caractère insatisfaisant et bien que les objets des sens lui apparaissent vides de nature propre, sans essence... Il persévère néanmoins plusieurs années, se fiant à ce dit du *Dhammapada* : « Le moi est le maître du moi... »⁶ Mais ce *moi* était beaucoup trop faible parce que trop fort !

C'est alors qu'un ami lui fait valoir l'opinion que toute ascèse demande l'intervention d'un *guide*, d'un instructeur. Bien que sceptique quant à cette nécessité, il se souvient de la forte impression que lui avait faite un moine hindou, rencontré dans une réunion des Amis du

¹ « Kālāma, il vous est propre de douter [...] Venez et voyez, ici, pas d'exposé, pas de tradition, pas de ouï-dire, pas de considération reposant sur l'autorité des Écritures, pas de cogitation, pas de logique, pas de raisonnement, pas de réflexion, pas d'acceptation de ce qui semble être le pouvoir d'une personne, pas de pensée « cet homme est notre guru » [...] Quand, par vous-mêmes, vous connaissez « ces choses sont défavorables, blâmables, condamnées par les sages, entreprises et observées, ces choses conduisent au mal et à la souffrance », alors, abandonnez-les [...] De même, quand, par vous-mêmes, vous connaissez « ces choses sont favorables, non blâmables, louées par les sages, entreprises et observées, ces choses conduisent au bénéfice et au bonheur », alors adoptez-les et gardez-les. » (*Kālāma Sutta*)

² Prononcer « dharmatcharine ». Est *Dharmacārin*, celui ou celle qui va selon le Dharma, qui *chemine* sur le chemin dharmique (du verbe sanskrit *CAR-*, *carati* « se mouvoir, marcher, se conduire... »)

³ G.C.-Lounsbery et M. la Fuente étaient bien documentées : elles étaient allées à Ceylan et dans d'autres pays *bouddhistes* ; sous la conduite d'un expert cinghalais, le Docteur Cassius Pereira, devenu le Bhikkhou Kassapa, elles avaient appris à pratiquer Ānāpānasati, technique de *libération* réputée avoir conduit le Bouddha à l'*Éveil*.

⁴ On traduit ordinairement le mot pāli *bhikkhou* par moine, c'est-à-dire ascète vivant en communauté dans un *monastère*, mais sa racine sanskrite *BHIKṢ-* signifie mendier, demander l'aumône ; un bhikkhou est donc, à l'origine, un ascète solitaire, errant et vivant d'aumônes.

⁵ Le pāli est la langue des Écritures theravādin, mais, contrairement au sanskrit, dont il est un dérivé très amoindri sur le plan étymologique, il ne permet pas de reconnaître directement les précieuses racines qui sont communes à toutes les langues indo-européennes et qui permettent de proposer dans les langues occidentales des traductions très approchantes des mots-clés du Dharma, dont une compréhension correcte est capitale pour l'ascèse *dharmique*.

⁶ Deux versets du *Dhammapada* expriment bien cette affirmation : 160 : « Le moi est le protecteur du moi, car quoi d'autre pourrait être son protecteur ? Par un moi pleinement contrôlé, on obtient un refuge qui est difficile à gagner. » 165 : « Par le moi seul, le mal est fait, par le moi, on est souillé. Par le moi seul, le mal est évité, par le moi, on est purifié. Pureté et impureté dépendent du moi. Nul ne purifie un autre. »

Bouddhisme et qui enseignait près de Paris. Il se présente à la communauté de ce moine et lui confie son impuissance : sans grands discours, cet homme imposant, au regard aigu, l'oriente vers la Vacuité (*śūnyatā*) et la Connaissance transcendante (*Prajñā*), lui transmet deux mantras et l'incite à étudier le Mahāyāna. Il lui donne aussi un nouveau nom d'ascèse : Prajñānanda « Béatitude de Connaissance transcendante ». Dès lors, des progrès ont lieu, il abandonne les Amis du Bouddhisme et s'installe avec sa famille près du moine.

Il lui faudra beaucoup de temps (de ce temps qui n'a aucune réalité !) pour commencer à vaincre les pulsions de désir, d'animosité et d'aveuglement. Il prend la *détermination de Bodhisattva*, l'existence d'Éveil, l'existence *vouée* à l'Éveil, pour aider les autres à *s'éveiller*. Le moine meurt en 1957. Comme celui-ci l'avait incité à le faire, il construit alors un petit monastère, qui devient un lieu de réunion : on y apprend le Dharma, on y *médite*, et cet entraînement est bien sûr guidé par les instructions du moine hindou, avec l'aide du Sūtra Cœur de la Perfection de Connaissance transcendante (*Prajñā pāramitā hṛdaya sūtra*). Et la Connaissance transcendante s'éveille...

En 1967, Prajñānanda offre à un moine *Sôtô zen*, qui logeait dans l'arrière-boutique d'un magasin macrobiotique, de s'installer dans le monastère. Le moine l'*ordonne* moine zen (?). Commence alors une période Sôtô, « corps et cœur abandonnés » comme disait le maître japonais Dôgen, basée très simplement sur *zazen*, sans autres complications. Mais le moine avait un comportement étrange : il fumait et buvait beaucoup, et il ne suivait pas du tout les deux cent trente neuf règles du moine theravādin ! Après deux ans au monastère, on lui trouve un grand appartement à Paris et c'est le succès ! À sa mort, il avait beaucoup de *disciples*, moines et nonnes *en ménage* (« I permit », disait-il !), un château, des terres et, bien qu'il ne connût pas le français, plusieurs livres paraissent sous son nom...

L'ascèse de Prajñānanda durera plus de cinquante ans. Il y aura progrès dans la *Voie* : abandon du *moi illusoire* et de ses complications, grande paix... Pour mettre fin aux derniers accès pulsionnels, l'ascète se retire à la fin de sa vie au fin fond du Velay, dans une vieille ferme très isolée, se réjouissant toujours davantage de la technique initiale et essayant toujours plus de *passer au-delà* des phénomènes. Dans le silence du cœur (*citta*), il y a alors développement de la Connaissance transcendante au plus haut, *Vue des choses telles qu'elles sont*, c'est-à-dire des apparences sans essence, sans nature propre et impermanentes, donc décevantes ; il y a *abandon total*, pour donner place à la *Béatitude* indicible...

Tout au long de ces années, malgré les difficultés, Prajñānanda ne renoncera jamais et il n'épargnera rien pour communiquer, à celles et ceux qui peuvent comprendre, ce qui le rendait si heureux : entretiens, exposés, fondation d'une association, sessions d'entraînement (*bhāvanā*), travaux écrits, avec ce souci constant de donner le Dharma en son *noyau* d'origine, c'est-à-dire débarrassé de tous les éléments culturels ou folkloriques qui se sont accumulés pendant près de deux mille six-cents ans jusqu'à l'occulter presque tout à fait.

Prajñānanda est mort en 1993. Bodhisattva comme lui, nombreux sont celles et ceux de ses amis Dharmacārin qui entendent continuer son œuvre : premièrement, par leur propre ascèse, tâchant de *sortir* de l'illusion du moi, ensuite, par la protection et le don de ce Dharma si extraordinaire, cette *Voie d'Éveil et de développement de la Connaissance transcendante* (et, donc, de libération !) sur laquelle ils cheminent et qui est donnée aux *chercheurs d'Absolu*, sous une forme ou sous une autre depuis la nuit des temps humains, par les *Trouveurs d'Absolu*¹.

¹ Le Bouddha lui-même aurait dit qu'il avait *trouvé* un chemin perdu...